

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS HER PUBLISHERS THE CO. LIMITED.

509 PINE ST. NEW ORLEANS, LA.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

OFFICE DES ABAILLES ANCIENS DE NEW ORLEANS, 509 PINE ST., NEW ORLEANS, LA.

TEMPERATURE

De 18 décembre 1906.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

La Mauvaise foi des Japonais.

Il semble que un peu partout, particulièrement dans les Etats-Unis, on commence à descendre les Japonais du piédestal sur lequel ils avaient été élevés à la suite de leurs victoires sur les Russes.

Au moment où les formidables armées étaient aux prises en Mandchourie et où les Russes subissaient défaite sur défaite, on ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour louer comme il convenait les qualités des Japonais, surtout leur dévouement, car on proclamait bien haut qu'ils se battaient avec tant d'ardeur, ne s'imposant de si lourds sacrifices, que pour empêcher les Russes de fermer la Mandchourie au commerce du monde.

On applaudit-ait-on à l'annonce d'une victoire nouvelle victoire le Mikado répétait que ses armées ne se battaient que pour assurer la liberté de tous en Mandchourie.

Il a fallu en rabattre depuis lors, car la paix n'a pas été plus tôt signée que les Japonais ont travaillé avec ardeur à l'occupation du trafic, à l'exclusion de tous les autres, Américains et Européens.

Et pour donner le change, voici que les Japonais accusent les Russes de manquer de bonne foi dans les négociations entamées il y a quelque temps pour la conclusion d'un traité de commerce.

Mandchourie. Mais le gouverne-

ment russe est impatient dans cette question, puisque les Japonais sont maîtres de la province entière et qu'il n'y restera bientôt plus un seul soldat russe. Non, ce sont les Japonais qui ont trompé le monde entier dès le commencement de la guerre, et qui continuent à chercher à le tromper. Il n'est pas besoin d'autres preuves de leur duplicité que leur attitude envers les Américains. Ils leur donnent l'assurance de leur reconnaissance et de leur dévouement en retour de services rendus, et à la première occasion ils font les redoublements et se prétendent atteints dans leur dignité nationale parce qu'on refuse quelques petits Japonais dans des écoles; puis, voyant que leurs redoublements ne produisaient pas l'effet qu'ils en attendaient, ils amadonnent et envoient de fleurs les Américains, comme l'a fait lundi soir leur ambassadeur à Washington, le vicomte Aoki, dans un banquet à New York.

Les paradis artificiels

La Chine veut s'éveiller de son rêve séculaire. Elle vient, dit la "Revue scientifique," de réglementer de la façon la plus sévère l'usage de l'opium. Toute nouvelle plantation de pavots est interdite et les plantations existantes seront, chaque année, réduites d'un dixième. Les fumées d'opium seront formées dans un délai de six mois. Aucun Chinois n'a désormais le droit de commencer l'usage de l'opium. Les fumeurs actuels devront se faire inscrire et déclarer le montant de leur consommation pour obtenir, sur ordonnance médicale, la livraison de cette quantité d'opium diminuée de vingt pour cent. On aura de l'indulgence pour les fumeurs âgés de plus de soixante ans. Mais les fonctionnaires devront cesser de fumer dans un délai de six mois, ou donner leur démission. Les professeurs, les lettrés, les marins surtout à se guérir en trois mois; les princes, ducs, vicerois, généraux sont invités à faire connaître le délai dans lequel ils s'engagent à se corriger. En attendant, ils sont autorisés à employer des adjoints pour ne reprendre leurs fonctions qu'après leur guérison. Les Sociétés contre l'usage de l'opium seront invitées à relever toutes les infractions à ces dispositions. De plus, l'Inde, la Perse, la France et la Hollande seront priées de cesser l'importation d'opium dans un délai de dix ans. Et il ne restera alors aux planteurs européens qu'à consommer eux-mêmes leur enivrant poison.

Un nouvel académicien

L'Académie des sciences morales vient de procéder à l'élection d'un membre dans la section d'histoire, en remplacement du regretté Albert Sorel.

Quatre candidats étaient en présence: MM. Welschinger, bibliothécaire du Sénat; Vidal de La Blache, professeur à la Sorbonne, tous deux présentés en première ligne, et MM. Fonck-Brentano et Emile Bourgeois.

Après deux tours de scrutin, M. Vidal de La Blache a été élu par 18 voix contre 17 à M. Welschinger.

Il est âgé de 63 ans.

Shakespeare est-il l'auteur

DE SES PIÈCES?

L'histoire moderne est une terrible démolition de légendes. On a contesté la paternité d'Homère à propos de l'Illiade; M. Bréal, avec une compétence indiscutable, vient d'écrire un livre sur ce sujet, et il tend à conclure que ce poème tracé dans son plan primitif par un poète qu'on a appelé Homère, et qui est resté mythique, a reçu des amplifications consécutives, de plusieurs mains, mais du même centre hellénique qui avait vu naître cette sorte de roman de chevalerie.

Si l'on peut dire cela de l'Illiade, que ne peut-on pas dire de l'Odyssee?

On a voulu nous prouver aussi que Guillaume Tell n'avait jamais existé, et qu'il n'était que l'expression de l'âme suisse à l'époque de la révolte contre la domination autrichienne.

Shakespeare subit les mêmes controverses, et cela depuis bien des années. Un Américain, M. Donnelly, a écrit un livre pour prouver que François Bacon était l'auteur véritable des pièces de Shakespeare, et il en a donné des preuves si curieuses que toute une école en Angleterre a suivi ces indications et a continué ses recherches.

Aujourd'hui on nous apprend qu'un Allemand, le docteur Bleibner, prépare un livre pour démontrer que l'auteur de ces pièces n'est ni Shakespeare, ni le chancelier Bacon, mais un autre: Roger, duc de Rutland—qui avait beaucoup voyagé, ayant été envoyé en mission en France, en Italie, en Afrique et en Danemark.

Jusqu'ici, la preuve paraît insuffisante.

Si les voyages forment la jeunesse, ils ne donnent pas pour cela, à un diplomate, le génie de la tragédie. Les diplomates ne sont-ils pas chargés au contraire de la conjurer?

Les Anglais n'admettent certainement pas cette thèse "made in Germany."

Il n'en est pas de même du soupçon qui accuse François Bacon de cette paternité dissimulée, et comme la recherche de la paternité n'est pas interdite en matière littéraire, nous pouvons citer quelques-unes des preuves apportées par M. Donnelly.

Shakespeare n'a reçu à peu près aucune instruction. Enfant et jeune homme, il gagnait sa vie en tenant les chevaux à la porte de Drury-Lane. On sait qu'à cette époque on allait au théâtre qu'à pied ou à cheval. Si l'on avait pas à la porte des marchands de contremarque, ce qui n'est pas prouvé, il y avait une foule de gens pressés à tenir la bride des chevaux pendant le spectacle, pour quelques pièces de menue monnaie. Ils ont été remplacés par les ouvriers de portières.

Comme initiation au goût du théâtre, cette profession avait peut-être quelque valeur; le bruit des applaudissements, les commentaires des spectateurs à la sortie, ceux des acteurs, pouvaient donner au jeune Shakespeare le désir de briller à son tour sur les planches; et c'est en effet ce qui arriva; ce n'était pas toutefois une source d'éducation.

L'esprit souffle où il veut, et peut faire d'un petit grand Pape d'un petit gentilhomme de Corse un grand Empereur et le vainqueur de l'Europe. Mais ni le grand Pape ni le grand Empereur

ne sont arrivés que par le savoir accompagnant le génie.

Or, l'œuvre de Shakespeare est peut-être la plus étonnante qui existe par l'étendue du savoir et de l'érudition. Au point de vue philologique, l'écrivain connaît la langue anglaise comme pas un, et alors que Bossuet ne se servait que de cinq cents mots de la langue française pour déployer son génie de l'éloquence et de la dialectique, Shakespeare emploie dix mille mots de la langue anglaise.

Il connaît à merveille l'histoire et la géographie, ce qui était loin d'être vulgaire à cette époque; il connaît les mœurs de chaque pays.

"Roméo et Juliette, Macbeth, Le Roi Lear, Hamlet, Othello, Timon d'Athènes, Jules César, Antoine et Cléopâtre, Le Marchand de Venise, Le Songe d'une nuit d'été", trahissent un savoir presque universel des lieux, des hommes et de l'histoire. Nous ne parlons pas de ses pièces sur l'histoire des Rois d'Angleterre, que tout Anglais possédait facilement; on a dit aussi que "Hamlet" était une légende qui avait cours en Angleterre à cette époque; il n'en est pas moins vrai que tant de savoir paraît difficile chez celui qui tenait les chevaux à la porte de Drury-Lane.

Il y a fréquemment dans les pièces de Shakespeare des idées philosophiques qu'on retrouve dans les œuvres de Bacon, des points de vue identiques, des tours de phrases qui semblent une transposition de la prose à la poésie.

Les sciences occultes n'étaient pas en honneur en Angleterre; et cependant on a trouvé dans Shakespeare, notamment dans "Macbeth", des formules et des rites magiques, qu'un philosophe, chercheur et érudit, pouvait seul connaître. François Bacon s'est toujours montré curieux de ces sciences. Il écrivait à son oncle en 1591: "Je n'ai pas soif du pouvoir et des honneurs, comme un homme né sous Jupiter—ou sous le Soleil."

Le savoir du chancelier était presque universel; il l'a prouvé dans plusieurs ouvrages, et notamment dans son "Novum organum". Il avait aussi le goût du théâtre, et l'on dit que "Les Joyeuses Comédiens de Windsor" avait été donnée par lui, sous un autre titre, et sous une autre forme, à l'université d'Oxford, avant que Shakespeare n'eût commencé sa carrière.

Enfin, on sait aujourd'hui que Jacques Ier a collaboré à une pièce de Shakespeare; pourquoi François Bacon n'aurait-il pas collaboré aux autres? L'acteur pouvait avoir, mieux que l'érudit et le philosophe, le sens du théâtre et de la répétition. Il lui était difficile de posséder tant de savoir.

Enfin jamais, du vivant de Shakespeare, ses pièces n'ont été imprimées avec son nom. Ce n'est qu'après sa mort, survenue à Stratford le 23 avril 1616, — le même jour où mourut Cervantès, — qu'une édition parut avec ce titre: "Pièces de Shakespeare". On se demande si cela voulait dire: pièces jouées par Shakespeare ou sur le théâtre de Shakespeare, ou pièces écrites par Shakespeare.

Et le grand acteur mourut riche, mais ivrogne.

La grande objection à cette thèse est que François Bacon aurait dû avouer sa collaboration, sinon la signer.

Puisque Shakespeare ne signait pas ses pièces, comment son collaborateur aurait-il pu le signer? Et comment le chancelier d'Angleterre aurait-il pu avouer la part qu'il avait prise à ces amusements publics, à une œuvre théâtrale? Il faut se rendre compte de l'esprit du temps, du mépris qu'in-

spiraient les gens de théâtre: si Bacon collaborait avec Shakespeare, ce ne pouvait être dans un esprit de lucre, bien qu'il eût, dit-on, l'âme vénale; le théâtre ne payait guère les auteurs à cette époque. François Bacon donnait ses idées, son savoir, rayonnant peut-être la forme, et s'amusait à voir le succès de sa collaboration anonyme.

Les défenseurs de Shakespeare citent ce fait, qu'il avait d'abord appelé Falstaff, "Old Castle", vieux château, et que sur les réclamations d'un chevalier portant ce nom, qui ne voulait pas être tourné en ridicule, le Roi, saisi du différend, donna raison au chevalier, ce qui amena la création du nom de Falstaff. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que Shakespeare avait la responsabilité de son théâtre.

Nous ne défendons pas cette thèse, nous ne faisons que l'énoncer. Et, d'ailleurs, qu'importe que Shakespeare ait pillé ses prédécesseurs, qu'il leur ait emprunté quantité de vers, qu'il ait pris son bien où il se trouvait, qu'il ait eu les idées de François Bacon, les avis de Jacques Ier, il n'en reste pas moins une œuvre sublime, générale, qui synthétise le nom de Shakespeare, et c'est la gloire de l'Angleterre.

Anecdote

Les événements du Maroc rappellent une intéressante anecdote:

Lorsque éclata la guerre de 1870, Henri Regnault et Clairin, son meilleur ami, se trouvaient à Tanger, où ces deux peintres menaient une existence fort agréable. Ils s'étaient fait construire au bord de la mer un vaste atelier orné de bibelots rares et de tapis précieux, et ils peignaient de fort belles œuvres.

Cependant, les événements s'accéléraient; les nouvelles de France étaient mauvaises. Le devoir exigeait que l'on revint au pays; Henri Regnault s'arracha sans regret aux délices de Capoue.

Tu verras, disait-il gaiement à Clairin. Nous allons nous couvrir de gloire et ramasser le croix sur le champ d'honneur, comme les vieux grognards de Charlet... Ce sera très drôle.

Clairin, quoique non moins courageux, était agité de fâcheux pressentiments. La nuit qui précéda son départ de Tanger, il eut un songe. Comme dans les tragédies, il rêva que Regnault était tué à côté de lui dans une embuscade; il raconta ce cauchemar à son camarade qui s'écria: "Hélas! le rêve n'avait pas menti, et quelques semaines après Regnault tombait à Buzenval, frappé d'un coup de fusil.

Mort du prince Charles de Bado.

Le prince Charles-Frédéric-Guillaume-Maximilien de Bado est mort, il y a quelques jours à Carlsruhe.

Il était né dans cette même ville, le 9 mars 1832.

Après une carrière presque exclusivement militaire, qui l'avait fait général de cavalerie prussienne et chef du 3e régiment de dragons badois No 22 qui portait son nom, le prince Charles était devenu président de la première Chambre du grand-duché.

Il avait épousé morganatiquement, le 17 mars 1871, la comtesse de Rhena, née baronne de Benst.

Le prince Charles, qui était le

frère du grand-duc actuel de Bade et l'oncle de la reine de Suède, laisse un fils: le comte de Rhena.

L'anniversaire du combat de Loigny.

Il y a quelques jours a eu lieu, à Loigny-la-Bataille (Eure-et-Loir), la célébration du trentième anniversaire du combat qui a eu pour théâtre le petit village et la plaine de Loigny, et où se distinguèrent les zouaves pontificaux, commandés par les généraux Charrette, et de Sonis.

Cet anniversaire a été commémoré par une cérémonie funèbre et une visite aux différents monuments et à l'ossuaire que l'on doit à l'ancien ouvrier de Loigny, l'abbé Theurat.

La cérémonie funèbre, qui a eu lieu à 10 heures, a été présidée par Mgr Boquet, évêque de Chartres, entouré de nombreux membres du clergé.

L'abbé Vitasse, orateur d'Amiens a prononcé l'oraison funèbre. L'église était décorée de draperies noires, lamées d'argent. Des drapeaux et écussons rappelaient les noms des différents régiments auxquels appartenaient les soldats tombés le 2 décembre 1870.

Dans l'assistance nombreuse, on remarquait les délégués du Comité de la Croix-Rouge de Chartres, et des membres des familles d'anciens combattants de Loigny.

Après la cérémonie religieuse, la foule a visité l'ossuaire où sont recueillies les restes de treize cents combattants, le tombeau du général de Sonis, et les divers monuments érigés dans la plaine et le bois des Zouaves.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

"Il Barbieri di Siviglia", un des chefs-d'œuvre de Rossini, a été donné hier au Théâtre de l'Opéra avec un entrain et un brio qui ont valu aux interprètes de nombreuses marques d'approbation de la part de la salle assez bien garnie. La musique de cette œuvre exquise est tout à fait dans les cordes des artistes de la troupe San Carlo, et ils l'ont exécutée de façon à donner satisfaction à leurs auditeurs. Le succès a été presque égal à celui de "La Bohème" de Puccini.

M. Constantino, très bien dans toutes ses exécutions jusqu'ici, ne saurait trouver un rôle qui lui convienne mieux que celui d'Alcaviva. Aussi a-t-il été très applaudi. Des marques d'approbation ont été également données et fréquemment, à M. Fornari (Figaro), M. de Segurora (Basilio), M. Barocchi (Bartolo), Giaccone (Sergente) et Pulcini (Fiorello), et Mlle Nielsen (Rosina) et Mme Perigo (Berta).

—Jeudi soir les artistes de la troupe San Carlo se feront entendre dans "La Bohème" de Puccini, qui a été si bien accueillie par les habitués du Théâtre de la rue Bourbon aux représentations précédentes.

—Samedi soir "Lucia di Lammermoor", avec une distribution qui comprend les principaux artistes. — Une artiste venant rejoindre la troupe San Carlo, Mme Emma Borlinetto, arrive aujourd'hui de Gênes à New York à bord du vapeur Koenig Albert. Le directeur, M. Russell, l'a engagée spécialement pour chanter le rôle d'Azuccena avec Mme Nordica, dans

"Il Trovatore", mais elle se fera entendre aussi dans d'autres rôles.

Mme Borlinetto est un véritable talent. Elle n'a pu venir au commencement de la saison à cause d'engagements à l'Opéra Impérial de St Pétersbourg, à Varsovie, à Odessa et à Berlin. Elle a pris ensuite quelques jours de repos dans le château qu'elle possède en Italie puis s'est embarquée.

Par les soins de M. Russell un car particulier sera mis à la disposition de Mme Borlinetto pour son voyage de New York à la Nouvelle-Orléans.

TULANE.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre l'excellente pièce que donne le Tulane, "The Lion and the Mouse", fait salle comble à chaque représentation.

Cette comédie de grande valeur sera donnée aujourd'hui en matinée à prix réduits.

ORPHEUM.

Le succès du programme de l'Orpheum a été aussi grand hier qu'il l'avait été à la première exécution, lundi soir.

La merveilleuse adresse du colonel Berdevery, le premier tireur du monde, a été très applaudie, tout comme le talent dont ont fait preuve les autres artistes.

LYRIC.

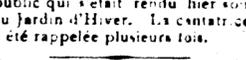
Le Lyric offre cette semaine un mélodrame très émouvant et très sensationnel, dans la note exacte qu'il faut pour plaire aux habitués de ce théâtre. Comme les artistes de la troupe Brown & Ker le jouent impeccablement le succès est complet.

JARDIN D'HIVER.

La musique de l'orchestre de Brooke et les exécutions vocales de Miss Ruth Harrison ont été parfaitement accueillies par le public qui s'était rendu hier soir au Jardin d'Hiver. La cantatrice a été rappelée plusieurs fois.

Mme Bonasson lit à haute voix, à la veille, un roman dont l'action se passe sous le Directoire: elle arrive à cette phrase: "Le bois de Boulogne n'était pas sûr, les passants y tombaient souvent victimes des chauffeurs."

—Des chauffeurs, interrompit M. Bonasson, surpris, ah! ça, mais, les automobiles existaient donc déjà à cette époque?



Ne contiennent rien de nuisible. Calment l'irritation bronchique. Guérissent le mal de gorge. Se trouvent partout.

Feuilleton

Abaille de la N. O.

No 100. Commencé le 23 août 1906

SANG ROUGE

ET SANG BLEU.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

DENT POUR DENT

XXII

AU PAYS.

(Suite.)

Donc, tout est recollé? —Et ça tient, je vous en réponds.

Le Picard essaya d'attirer à lui la Rousselette par un pli de sa jupe, mais elle esquiva l'attaque en lui disant:

—Pas de familiarités. —Tu es toujours dans les mêmes intentions?

—Toujours. —Tu en tiens pour ton petit vient?

—C'est mon intérêt. —Ce n'est pas le point de compte Menou qu'il s'agit?

—C'est mon affaire. —Un panier percé auquel il ne reste plus que du viager qui mourra avec lui! J'aurais peut-être quelque chose de plus solide à offrir. Attends un peu...

Tu verras...

Elle répondit avec insouciance:

—Oh! je ne suis pas pressée... Vous le savez bien. J'ai une bonne place...

L'homme aux lunettes bleues insista en songeant aux promesses de Marcel Fabrice et aux fameux pronostics du docteur Chabron:

—Oui, d'ici à quelque temps j'aurai l'apprendre des choses dont tu seras étonnée et qui te changeront les idées...

—Croyez-vous? —Sûrement. Pour le moment, je ne l'en dis pas plus long.

Elle haussa les épaules d'un mouvement coquet et pivota sur les talons, tout à fait décidée à se tourner du côté de la comtesse dont la préférence flattait sa

vanité:

—Moi, pensait-elle, j'en aurai l'apprendre qui ne te feront pas plaisir, vieux fourbe.

Elle demanda pourtant en faisant un retour et se rapprochant de lui:

—Qu'est-ce donc? —Attends un peu. —Une fortune qui vous tombera du ciel...

—Et tout tu pourrais prendre ta part?

Elle le quitta, très incrédule, en repétant du bout des lèvres:

—Soit... Nous verrons! —Où vas-tu? —Au château.

—Le marquis?... —Arrivé cette nuit. —De belle humeur?

—Gai comme un pigeon... Vous pensez, maintenant? Tout marche sur des roulettes...

—Pourvu que ça dure... Elle s'éloigna, irrésistiblement comble une bergamotte, avec un débanchement qui alluma dans les yeux de l'ancien dragon une flamme de convoitise.

—C'était bien là ce qu'il me fallait, pensait-il. C'est sûrement le comte Menou qui la veut...

Il montra le poing au château et grommela:

—Sais-tu honte! Certaines femmes sont essentiellement laquines et provocantes.

La Rousselette se faisait un jeu d'entretenir dans les veines du Picard, dont l'ancien préfet l'a-

vait dégoûtée, le feu sacré dont il brûlait en son honneur.

Avec un peu d'apprentissage elle aurait pu jouer les coquette sur une bonne scène de province.

Elle n'avait pas fait cinquante pas sur la route lorsqu'elle se trouva en face de Marcel Fabrice qui sortait d'un sentier entre deux haies d'arbres taillées et raees comme des murs.

Elle s'arrêta sur un signe de sa main.

Elle fut presque effrayée à son aspect.

Il ressemblait plutôt à un mort qu'à un vivant.

Ses traits prenaient une expression indéfinissable dans laquelle il y avait du sarcasme et de la raillerie.

—C'est toi, la Rousselette, dit-il. Comme vous voyez, monsieur Marcel.

Il l'examina avec d'autant d'attention qu'il eût voulu retracer son portrait et répéta:

—Tu causais avec Nicolas Gousart tout à l'heure?

—Ah! vous m'avez vu? —Par dessus les haies, oui. Il te plaît, le greffier?

—Pourquoi pas? Votre santé, monsieur Marcel?

Il secoua la tête.

—Pas fameuse; ça n'est pas comme la tienne, Pascaline... Tu embêtais tout les jours. —Vous trouvez? —Je t'envie! Pour moi, je n'en ai plus pour longtemps... Il ne me reste que le souffle...

La femme de chambre n'osa pas le contredire.

Il ajouta avec une résignation déconcertante:

—A peine assez de force pour régler mes affaires avant de prendre mon passe-port pour l'autre monde...

—Oh! pas encore! Pourquoi vous tourmenter de telles idées? Vous vous faites du mal.

—Au contraire... Il saisit la main de la Rousselette et l'attira près de lui avec une violence dont elle devait le croire incapable et lui dit:

—La mort, Pascaline, c'est le repos, c'est l'oubli... Elle ne me fait pas peur... Au contraire...

Si tu savais ce que je pense!... Et revenant à d'autres idées:

—Que te disait-il, le père Nic? Toujours la même chose... Qu'il veut t'épouser? Ne te laisse pas enjôler, ma fille... C'est un bon conseil que te donne...

—Je ferais donc une mauvaise affaire!...

—Père que tu ne peux le croire...

—Vous dites que vous êtes mon ami!...

—Mais je suis le tien plus encore... Je t'ai vu toute jeune, tu le sais bien... Sous tes haillons, car tu en as enduré de ces mières, tu étais fraîche comme une rose... Si je n'avais pas été pris par une autre... —Colette, hein!

—Ne prononce pas ce nom-là,

il me fait mal... Sans elle, la Rousselette, tu m'aurais paru plus jolie encore... Avez-vous une amitié de ce que je t'en dis...

Il ajouta plus bas, d'un ton de mystère:

—Si un de ces jours, tu entends raconter qu'il est arrivé malheur au père Nic, ne te tourmente pas à son sujet; ne prends pas des airs navrés; dis-tout que tu n'auras pas perdu grand-chose, et que pour le bien qu'il t'aurait fait, tu n'as pas à le pleurer.

—Que pensez-vous donc? —Moi rien...

Il porta la main à son front:

—Matéte s'égarer par moments, ma mémoire se trouble... mes yeux eux-mêmes voient à peine devant eux... Ainsi, maintenant, Pascaline, je ne te distingue plus qu'à travers un brouillard...

C'est comme si j'étais déjà à six pieds sous terre... Au revoir, Pascaline; n'aime personne, ma fille, n'aime rien... L'amour, vois-tu, c'est la boîte de Pandore d'où tous les maux se sont échappés! Adieu, la Rousselette. Je te verrai plus du tout!

Il s'en alla du côté de la maison du greffier.

Pascaline continua son chemin vers le château.

Arrivée près de la grille, elle se retourna.

L'ancien lieutenant s'arrêta près de l'avenue de l'homme aux lunettes bleues, s'essuyait après de lui et disant:

—Je vous apporte ce que je vous ai promis, mon vieux Nic...

Il tira de sa poche un papier timbré plié en quatre et le donna au Picard qui murmura:

—Mais je ne veux pas. Je n'en ai pas besoin... C'est trop... Marcel Fabrice est un ricaneur d'insensé!

—Prenez toujours, fit-il. Je viens de rencontrer Pascaline. Elle est superbe, la Rousselette! Elle est un peu de satin et des yeux de velours qui